

## In Memoriam

### DAG NORBERG (1909-1996)

Les lecteurs d'*ALMA* ont tous eu l'occasion de pratiquer l'œuvre du grand latiniste qui vient de nous quitter. Ils me pardonneront peut-être d'évoquer, par des souvenirs, l'homme plus encore que le savant.

À l'automne 1959, sur les conseils de Pierre Courcelle et de Jacques Fontaine, je suis allé suivre pendant deux semestres l'enseignement de Dag Norberg. Ce qu'on a parfois appelé « l'École de Stockholm » était alors à son apogée. Le maître avait su rassembler autour de lui une pléiade de disciples, comme on n'en avait jamais vu en Scandinavie. Ulla Westerbergh, trop tôt disparue, le secondait comme « docent » ; Lars Elfving, Birgitta Thorsberg, Gudrun Lindholm, Katarina Halvarson, Margareta Lokrantz, Tore Janson, Jan Öberg, Ritva Jonsson rédigeaient des thèses de doctorat qui parurent toutes dans la série fondée par Dag Norberg, les *Studia Latina Stockholmiensia*, et furent souvent le début de brillantes carrières.

Ce qui frappait le plus un jeune Français, c'était la disposition tripartite du département de latin, alors abrité dans la Bibliothèque de la Faculté des lettres : une salle de séminaire, pourvue des livres essentiels (beaucoup provenaient de la bibliothèque de Richard Heinze) — une partie des magasins aménagée en « couloir des chercheurs », où les doctorants disposaient d'une table et de rayonnages et pouvaient travailler en toute liberté — le bureau du professeur, où Dag Norberg, toujours très présent, accueillait et conseillait les étudiants.

Les grands moments de l'année étaient les réunions bimensuelles du Séminaire de latin, où se retrouvaient tous les doctorants et d'autres savants plus avancés, comme Emanuel Svenberg ou le vénérable Erik Tidner. Cette année là, on étudiait des textes mérovingiens, publiés de façon trop « classique » dans les *MGH*. Les participants faisaient à tour de rôle un exposé, soumis à la critique de l'assemblée,

et surtout à celle du professeur qui nous expliquait comment ce que nous croyions une faute de copiste était en réalité un fait de langue attribuable à l'auteur (ou inversement). L'édition des *Lettres* de Didier de Cahors, publiées « socii Seminarii Latini Stockholmiensis adiuvantibus » (1961), montre les résultats auxquels on pouvait parvenir, mais c'est dans une publication plus tardive, les *Critical and Exegetical Notes on the Letters of St. Gregory the Great* (1982) qu'il m'a semblé retrouver le mieux l'enseignement du maître : une critique sûre et pénétrante, fondée sur une connaissance inégalée de la langue, et ce ton par moments sarcastique qui nous incitait à la prudence, et à la modestie.

Dag Norberg, qu'on identifie aujourd'hui à l'Université de Stockholm, n'y est en fait venu qu'assez tard. Il était né le 31 juillet 1909 à Strängnäs, une petite ville du Södermanland située à près de 60 km de la capitale, où son père Otto Norberg, docteur en théologie, était doyen de la cathédrale. Il y vécut, nous semblait-il, une enfance et une adolescence studieuses et heureuses. En revanche il n'aimait guère les vingt années qu'il avait passées à l'Université d'Upsal (1928-1948). Il y avait pourtant fait un parcours que nous dirions aujourd'hui « sans faute » : après une grande enquête sur la correspondance de Grégoire le Grand, dont le premier tome constituait sa thèse de doctorat (*In registrum Gregorii Magni studia critica*, 1-2, 1937-1939), il avait profité de son temps de « docent » pour rédiger deux importantes études de syntaxe (*Syntaktische Forschungen...*, 1943 ; *Beiträge zur spätlateinischen Syntax*, 1944), dans le sillage des recherches d'Einar Löfstedt, mais avec l'accent mis sur des textes du Haut Moyen Âge qui n'avaient pas encore retenu l'attention des historiens de la langue latine. Il n'y eut pas à Upsal de poste de professeur pour ce jeune savant qui, sans doute, dérangeait.

Heureusement l'Université de Stockholm, où le latin (bien qu'enseigné depuis le début du siècle) ne constituait pas une discipline reconnue, reçut en 1948 un don généreux pour créer la chaire de langue latine « Wilhelm et Lenna Ericsson », dont Dag Norberg fut le premier titulaire. On a vu comment il réussit, en une douzaine d'années, à en faire un centre intellectuel de premier plan. Deux changements marquèrent le passage à la capitale : la découverte d'un autre thème de recherches, qu'il n'allait plus jamais quitter, l'étude de la poésie latine médiévale, et l'emploi du français comme principale langue de communication scientifique, même s'il n'oubliait ni son allemand, ni son

latin bien sûr, comme le montre le style nerveux de ses préfaces. Dag Norberg voyait dans le français le moyen le plus économique pour toucher un vaste public savant, où les Italiens et les Espagnols tenaient une place de choix. De fait, son *Introduction à l'étude de la versification médiévale* (1958) s'est vite imposée partout comme un classique, indispensable à tous ceux qui veulent comprendre les modèles qui ont inspiré la création poétique au Moyen Âge.

La recherche est une belle entreprise, mais elle ne peut prospérer que si elle repose sur un terreau fertile. Ce n'est pas ici le lieu de mentionner les livres et les articles en suédois par lesquels Dag Norberg a défendu et illustré les études latines dans son pays, allant jusqu'à rédiger pour l'enseignement secondaire un recueil très original de textes latins post-classiques, médiévaux et modernes (O. Marcusson, D. Norberg, *Med lårde på latin. En kulturhistorisk läsebok*, 1967). Le même esprit missionnaire anime le *Manuel pratique de latin médiéval* (1968), qui s'inscrit dans la tradition de ces chrestomathies qui, depuis celles de Bartsch et de Monaci, ont offert aux étudiants des langues romanes, débutants ou confirmés, des textes bien choisis, établis scientifiquement et munis d'une introduction linguistique et de solides index.

Dans le *Manuel*, Norberg avait privilégié les textes qu'il avait le plus pratiqués : les œuvres d'époque mérovingienne, et les poèmes. Il était sensible aux regrets d'un Jacques Le Goff, qui aurait souhaité une part plus belle pour les historiens, mais il avait une excuse : le manque de temps. En 1966, ses collègues l'avaient élu recteur de l'Université de Stockholm, et il avait à faire face aux « soixante-huitards » locaux (auxquels, me disait-il, il échappait parfois en plaçant les réunions importantes tôt le matin, quand les révolutionnaires sont encore endormis) et surtout aux problèmes infinis que posait le transfert de l'Université du centre de la ville au nouveau campus de Frescati. Petit-fils d'un général qui avait joué un rôle décisif dans la réorganisation de l'armée suédoise, il se révéla comme un administrateur énergique et efficace — si apprécié qu'à la fin de son mandat, en 1974, on le chargea d'adapter aux nécessités du monde moderne la très digne Académie royale des Belles-Lettres, de l'Histoire et des Antiquités, dont il était membre depuis 1955.

Une des idées-force de Dag Norberg était la nécessité d'un travail d'équipe pour franchir certaines étapes dans la quête de la vérité historique ou philologique : « un seul homme ne peut plus attaquer les grands problèmes, ils exigent trop de travail et trop de connais-

sances », m'écrivait-il en 1984. Ses hautes fonctions lui ont permis d'aider considérablement la recherche collective en lettres et en sciences humaines. Une de ses grandes satisfactions a été de voir comment, à partir de thèses qu'il avait dirigées sur les poésies liturgiques, s'était développée à Stockholm une équipe de recherche internationale, associant latinistes et musicologues, qui explorait méthodiquement le domaine immense et négligé des tropes.

Cela dit, rien ne remplacera les individus d'exception. Devenu émérite en 1975, Dag Norberg put se consacrer de nouveau, avec une énergie intacte, aux travaux qu'il avait soit commencés, soit envisagés. Il publia ainsi son édition tant attendue du *Registrum* de Grégoire le Grand (1982), un monument qui fait honneur au *Corpus Christianorum* et qui coûta bien de la peine à son artisan : « Heureusement que la plupart, si je ne me trompe, des lettres de Grégoire sont perdues ! » (lettre du 10 août 1982). Le latin carolingien l'attirait. Paulin d'Aquilée n'étant accessible que dans des textes peu fiables, il établit les éditions critiques de ses poèmes (1979) et du *Contra Felicem* (1990) qui lui ont permis d'étudier sûrement la langue, souvent surprenante, de ce patriarche qui fut aussi professeur de grammaire à la cour impériale. D'autres monographies et de nombreux articles furent consacrés à des problèmes de prosodie, de versification et de lexicographie médiévales, ainsi qu'à des points de critique textuelle.

On est heureux d'apprendre que ses disciples de Stockholm ont projeté un nouveau recueil d'articles (muni d'une bibliographie complète), qui prendra la suite de celui publié en 1974 sous le titre *Au seuil du Moyen Âge*. Dag Norberg, qui a toujours refusé les « Mélanges » qu'on se proposait de faire en son honneur, aurait été sensible à cet hommage, discret et utile, rendu à celui qui fut pour tous un maître et pour beaucoup un ami fidèle et toujours de bon conseil.

Dans ses dernières années, Dag Norberg passait une bonne partie de l'été dans sa maison de campagne, près de Nyköping, pour y cultiver son jardin. C'est là que le 4 juillet 1995 il fut victime d'une attaque. Sa force d'âme et le dévouement de son épouse lui permirent de supporter une année d'épreuve, mais le 20 octobre 1996 il s'éteignait. Il repose en paix à l'ombre de la cathédrale de Strängnäs. À quelque distance, la bibliothèque capitulaire, sur laquelle veille une de ses anciennes élèves, établit un autre lien entre le Moyen Âge et la Suède d'aujourd'hui.

Pierre PETITMENGIN